

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Monique GABIOUD

L'indifférence permet-elle de vivre ?

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1983, tome 79, p. 226-228

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'indifférence permet-elle de vivre ?

Parce qu'elle est négation de tout sentiment, parce qu'elle paraît inhumaine, l'indifférence ne laisse personne indifférent. Elle froisse notre sensibilité, incarne la sécheresse, la froideur, la mort. Elle semble ruiner l'âme et l'intelligence, réduire l'homme à un cerveau fonctionnel. Aussi, en la déclarant nécessaire, indispensable à la vie, beaucoup de nos contemporains nous choquent-ils profondément.

Pourtant la dure réalité quotidienne prouve que le bonheur et l'indifférence sont intimement liés. En effet, tôt ou tard, inexorablement, la souffrance surgit et bouleverse l'harmonie d'une existence. Pareille à un redoutable rapace, elle déchire, mutile ses proies, ses jouets d'un moment. Souvent elle s'acharne sur quelques malheureux, délaissant les autres l'espace d'un instant. Pour colorer le tissu noir des épreuves ou des désillusions de la vie, il faut saisir avidement ces répit que le destin nous accorde, se dépêcher d'apprécier la chance passagère sans trop se soucier du sort de l'humanité.

Bien sûr, comme le remarque La Bruyère, « il y a une espèce de honte d'être heureux à la vue de certaines misères » : il est quelque peu scandaleux de saliver de plaisir devant un énorme mille-feuille crémeux alors que des millions d'enfants rongent leurs doigts pour apaiser la faim qui les tenaille ; il est quelque peu indécent d'assister paisiblement, grâce aux miracles des médias, à l'agonie d'un Afghan, d'un Iranien ou d'un Tchadien. Toutefois, si l'on bannit toute sensiblerie hypocrite et malsaine, force est de reconnaître que celui qui n'est pas réellement confronté à ces horribles injustices ne peut se défendre d'une certaine impassibilité. D'autres préoccupations l'assaillent. Il lutte parfois pour les résoudre. Mère Teresa n'est sûrement pas obnubilée

par les inquiétudes des Polonais, tandis que les cauchemars de Lech Walesa ne concernent peut-être pas les moujiks de Calcutta. L'homme n'est pas universel : pour se préserver d'une hémorragie cérébrale prématurée, il doit se spécialiser, donner à sa vie une orientation précise, négliger certains problèmes.

Mais il est un autre désintéret vital. Il se traduit par un esprit d'indépendance, de détachement face aux critiques malveillantes et mensongères auxquelles seul celui qui ne dit rien, qui ne fait rien, qui n'est rien, échappe. Ces mesquineries ne visent qu'à étouffer une personnalité. Elles trahissent une jalousie dévorante et ne sont même pas dignes de mépris.

Cependant la modération doit rester la mesure de l'indifférence ; car comme le lierre s'attache à l'arbre et le dessèche, elle s'agrippe à un être, s'érige bien vite en maîtresse absolue pour le conduire ensuite à sa perte.

En effet, s'il refuse le partage des hésitations, des incertitudes, des angoisses de ses proches, s'il ne connaît plus l'émotion, l'émerveillement ou la révolte, l'individu perd sa véritable identité, s'isole dans un monde morne, monotone, se condamne à une existence absurde. L'indifférence seule ne permet donc pas de vivre réellement : elle invite simplement à subir la vie, à attendre patiemment qu'elle s'écoule, à accepter sans répliquer ses cadeaux ou ses élixirs empoisonnés. Toutefois l'humanité ne peut se soumettre à des compromis qui relativisent peut-être l'envergure de ses nombreux tourments, mais qui la bafouent aussi impunément.

Semblable à la mer, la vie est agitée puis calme ; cruelle puis magique. Les navigateurs que nous sommes, harcelés parfois par la fureur dévastatrice des flots, doivent combattre ardemment pour jouir ensuite de quelques minutes de plénitude. Le « marin » qui craint les engelures ne quittera pas le rivage tranquille, rassurant. Mais il ignorera toujours les charmes envoûtants de l'aventure, l'amitié fraternelle qui unit les artisans d'une même victoire. Peu à peu, le langage de ses comparses deviendra hermétique parce que truffé d'allusions évoquant des souvenirs qui ne se souviennent pas de lui.

Etranger à tout, étranger parmi ses soi-disant amis, voué alors à la solitude la plus complète, l'individu qui se contente d'exister, « vivote » péniblement ; car cloîtré dans une forteresse destinée à le préserver des souffrances autant que des passions, il mutile immanquablement la vie.

Même s'il a commis et commet encore des crimes horribles, des meurtres odieux, des injustices ignobles, même s'il est sans cesse l'origine de drames d'une atrocité épouvantable, l'homme demeure capable de beauté, de bonté, de tendresse. Si au cours des siècles, l'indifférence avait réglé chaque existence, si personne n'avait tenté de modeler la vie pour l'améliorer, aurions-nous jamais dépassé l'époque des cavernes ? Seule la volonté alliée à l'espoir respecte donc à mon sens l'homme et la vie dans leur intégrité.

Monique Gabioud

18 ans, section classique